

## Documents pontificaux

### Lettre du Souverain Pontife à Mgr. Charmetant

Le Souverain Pontife a adressé la lettre suivante à Mgr. Charmetant, directeur général de l'œuvre des écoles d'Orient :

*A Notre cher fils Félix Charmetant, protonotaire apostolique.*

LÉON XIII, PAPE

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Déjà, à l'occasion de vos lettres, Nous avons tenu à vous adresser Nos félicitations méritées pour le zèle que, depuis longtemps, vous déployez en faveur des Arméniens.

Ce que vous avez réalisé depuis, par un constant labeur, pour le bien de cette malheureuse nation, témoigne surabondamment combien étaient opportunes ces louanges dont vous avez été l'objet de Notre part. Rien assurément n'est plus conforme à la charité chrétienne que cette œuvre que vous avez courageusement entreprise et vaillamment exécutée.

Continuez donc ce que vous avez commencé, et soyez certain que vos travaux sont approuvés par Nous qui entourons d'une si vive affection les populations de l'Arménie.

Entre temps, recevez comme gage des trésors divins et comme témoignage de Notre amour la bénédiction apostolique que Nous vous accordons volontiers dans l'effusion de Notre cœur.

Donné à Rome près Saint-Pierre, le 18 juillet 1898, de Notre pontificat la vingt-et-unième année.

LÉON XIII, PAPE.

### Lettre du Souverain Pontife à Sa Béatitudo Mgr. Geraigiry

Léon XIII a adressé le 1er juillet dernier la lettre que voici à Sa Béatitudo Mgr. Geraigiry, le nouveau patriarche grec catholique :

*Au vénérable Frère Pierre, patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, pour les Grecs Melchites, à Damas.*

LÉON XIII, PAPE

Salut et bénédiction apostolique, Vénérable Frère.

A peine avez-vous pris possession du Patriarcat des Grecs

melchites où vous avez été élevé par le suffrage des évêques et spontanément confirmé par Nous que, par un nouvel acte de piété, il vous a plu de Nous faire parvenir d'autres lettres, en témoignage de votre esprit de gratitude et de soumission.

Par ces lettres, pleines d'une affection véritable, Nous avons d'autant plus apprécié votre zèle que, suivant les traces des anciens saints Docteurs, tant de l'Eglise latine que de l'Eglise grecque, vous professez et reconnaissez la règle catholique, la primauté d'honneur et de juridiction du bienheureux Pierre et de ses successeurs dans la Chaire de Rome et leur jugement infaillible dans les causes de la foi et des mœurs.

*Cette voix est la voix de la vie !* Et combien Nous désirons qu'elle soit entendue par toutes les Eglises orientales, depuis si longtemps séparées de Nous, pour qu'elles reviennent au Pasteur unique que le Christ lui-même a proposé à la conduite de ses brebis.

C'est à juste titre que vous rappelez l'ardeur et les efforts que Nous apportons, depuis plusieurs années, à cette œuvre d'union. Si jusqu'ici les fruits que notre labeur était en droit d'attendre n'ont pas répondu à ces efforts, il n'en est pas moins certain qu'il faut continuer ce qui est commencé et le soutenir par tous les moyens.

Aussi Nous vous félicitons, Vénérable Frère, de ce que vous êtes dans la ferme disposition de ne rien épargner pour cette cause et d'entreprendre tout travail capable d'exciter ceux qui sont séparés à rechercher l'unité.

Nous avons été heureux d'apprendre votre projet de venir bientôt à Rome, pour faire profession de votre soumission envers Nous et envers le Bienheureux Pierre. Venez ; Nous vous entourerons de Notre charité apostolique ; Nous vous aiderons non seulement de Nos conseils, de Nos exhortations, mais aussi (comme nous en avons déjà conféré avec Notre Délégué), de Nos secours.

En attendant, comme gage de Notre bienveillance et assurance des divins bienfaits, Nous accordons, en toute affection dans le Seigneur, à vous et à tous les fidèles que vous avez sous votre autorité, la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1er juillet 1898, de Notre Pontificat la XXIe année.

LÉON XIII, PAPE.

## Un discours du R. P. Lalande, S. J.

---

Mercredi de la semaine dernière un grand nombre de prêtres, les représentants de la ville des Trois-Rivières, des citoyens distingués se pressaient dans la chapelle des Ursulines pour s'associer au suprême hommage que celles-ci voulaient rendre au grand évêque que nous pleurons encore et qui fut pendant trente ans leur père dévoué.

Le service funèbre fut célébré par M. le vicaire capitulaire Rheault, chapelain du monastère, assisté de MM. les abbés Giroux et Emile Gélinas, et l'oraison funèbre prononcée par le R. P. Ls. Lalande, S. J., de Montréal.

Nous ne voudrions pas blesser la modestie du R. P. Lalande, mais il nous faut dire, avec tous ceux qui l'ont entendu, qu'il a prononcé là un des plus beaux discours qui aient jamais été faits dans notre ville, où nous avons pourtant tant de fois eu l'avantage d'entendre les maîtres de la parole. L'éloge a été digne de celui qu'il devait louer. Il a été d'une haute éloquence et aussi franc et net dans l'exposition des doctrines et dans la peinture des situations, que l'était la parole de Mgr Lafèche lui-même.

Cette pièce d'éloquence malheureusement est en partie perdue.

L'orateur improvisait la forme de son discours et nul sténographe n'était présent. Les notes que nous avons prises à la hâte ne sauraient nous permettre de reconstituer ce travail. Elles sont forcément incomplètes vu la rapidité d'élocution du Père Lalande, puis il nous paraît impossible de refaire sur des notes l'un de ses discours. Chaque mot porte d'abord, il n'y a pas de fioritures, de floufions, de phrases creuses, puis la phrase est d'un style trop original et trop personnel. Nous avons pu toutefois reproduire à peu près textuellement certaines parties de son oraison funèbre. L'on pourra juger par là de ce que fut l'œuvre entière.

L'orateur constate d'abord que le deuil produit par la mort de notre vénérable évêque est de ceux que le temps ne fait qu'accroître, car il nous permet d'en mieux mesurer la grandeur, et il s'estime heureux d'apporter à cette grande mémoire son hommage personnel et celui de la Compagnie à laquelle il appartient. Puis il évoque un souvenir du Sault-au-Récollet et trace un superbe portrait de Mgr. Lafèche.

Je n'ai entendu Mgr. Lafèche qu'une seule fois dans ma vie, dit-il, mais l'impression qu'il a faite en moi a été si profonde qu'elle est là toute vive, comme si elle était d'hier. C'était au Sault-au-Récollet. Je venais de faire mon noviciat. Il avait visité dans sa solitude de St. Janvier Mgr. Bourget, cet illustre frère d'armes à lui dont la physionomie morale offre avec la

sienne tant de traits fraternels. Après, il nous avait fait l'honneur de venir s'asseoir au noviciat un petit quart d'heure au milieu de nous.

Et il nous parla. Et on sentait que toutes ses paroles se fixaient dans nos âmes pour n'en jamais sortir.

Oh ! comme nous trouvions de sainteté majestueuse et d'éloquence dans ce regard étincelant et si jeune encore dans un vieillard, dans cette voix dont l'éclat métallique nous faisait vibrer, dans ces phrases courtes et claires, que martelait un geste énergique de la droite sur le bras de son fauteuil et qui semblaient trancher le vrai du faux comme à grands coups d'épée !

Comme il y avait de grandeur dans cette bonhomie d'un père qui nous exhortait, nous ses petits-frères, comme il disait, à bien préparer nos intelligences et nos cœurs à l'amour et à la défense de l'Eglise et de la vérité intégrale qu'elle enseigne ! Comme il y avait de persuasion irrésistible dans cet accent, dans cette figure d'évêque, dans ce front auréolant, ce nerf, ce tempérament enfin si parfaitement oratoire et qui a fait de lui le grand, (j'allais dire davantage) le grand orateur sacré du Canada !

Ah ! depuis ces quinze ans, bien d'autres figures ont paru ou se sont éteintes dans le monde religieux et dans le monde de la science. La sienne paraît et reste parmi les plus grandes. Quand l'histoire des luttes doctrinales de notre siècle remet sous nos yeux les noms de Gerbet, Parisis, Pie, Bertheau et Dom Guéranger, il semble que tout naturellement, à côté de ces grands noms, il faille inscrire son nom.

Qu'est-ce donc que nous disait Mgr. en ce temps-là ? Ce qui suffirait à son éloge si je savais le bien commenter.

Le Père ne veut pas chercher dans les détails de sa vie son éloge puisqu'il ne la connaît pas. Du reste, dit-il, il ne saurait rien ajouter à ce qu'en ont dit alors des maîtres de la parole qui ont fait son oraison funèbre. Sans chercher toutefois dans la vie de Mgr. les traits d'une originalité dont il n'aurait que faire, l'orateur croit que l'on peut trouver aux éloges déjà faits comme un pendant ou une seconde partie. Jus-qu'ici on a remis sous vos yeux les qualités que tous lui ont toujours reconnues. Je tâcherai de trouver sa louange dans des reproches vrais ou supposés qu'ont pu lui faire certains rares esprits qui l'ont méconnu. Elle n'est peut-être pas moins glorieuse que la première.

Puis l'orateur énumère les divers griefs que certains eurent avoir contre le vénéré prélat, et les discute successivement. Et d'abord, dit-il :

Est-ce qu'on a pu dire de lui peut-être : " Il dogmatise trop et traite trop souvent de ses grands principes."

Avant de répondre à cette objection, il explique que ce grief lui rappelle une scène de l'Evangile, la scène de Notre-Seigneur entouré de ses disciples et à qui les Juifs viennent dire : " Faites donc taire ceux-ci." Vous savez que Notre-Seigneur ne les exauça pas. Mgr. Lafleche est un de ceux que Jésus-Christ n'a jamais fait taire, un de ceux qui ont su parler jusqu'au dernier moment et surtout agir.

J'ignore quels étaient les griefs des Juifs contre les apôtres. Je les imagine cependant un peu. J'ignore aussi si les griefs

qu'on a pu avoir contre Mgr. Laflèche étaient du même genre. Dans ce cas, c'est le moment de le dire, de même qu'il y a des louanges qui sont des félicitations, il y a des griefs et des reproches qui grandissent et qui sont des éloges.

Quant au premier reproche que nous venons de citer, Mgr. ne l'a pas plus mérité que S. Paul, qui parlait et qui voulait qu'un évêque parlât de ses principes *opportune importune*, à temps et à contre temps. Il montre l'obéissance au Maître qui a dit : *Ite, docete*. Mgr aurait répondu tout modestement à qui l'eut interrogé sur ce point : "Je ne dogmatise pas, je catéchise et si je le fais si souvent, c'est que notre génération en a besoin et que nous vivons dans l'ignorance religieuse."

L'ignorance ! il vous eut étonné sans doute puisqu'il ne fut jamais de jour où l'on a tant appris, tant posé en juge compétent des questions d'autorité, de juridiction et d'éducation, en censeur des laïques et de ceux qui ne le sont pas. Jamais on n'a tant jugé ses juges, tant affirmé et tant nié—sans savoir au juste ce qu'on nie et ce qu'on affirme.

On sait une foule de choses superficielles, très pratiques, paraît-il, on a peu ou point, disait le savant prélat, et c'est ce qui le navrait, de vraie science de la religion. Et si Garcia Moreno examinait comme autrefois certains jeunes savants en droit, en médecine, en science ou....est-ce que je sais moi ? il pourrait peut-être renouveler la scène de Quito, la scène du jeune avocat qui venait de passer son doctorat et qui avait brillé. "Mon ami, dit le Président, c'est parfait, vous savez votre code. Savez-vous aussi votre catéchisme?—Non, dit le candidat, je l'ai oublié.—Eh ! bien, continua Moreno, allez apprendre votre catéchisme, après ça nous verrons." J'imagine assez facilement que l'on pût obtenir la même réponse de quelques-uns de nos examinés, mais je n'imagine pas, quoique je fasse, que l'on pût obtenir la même sentence de nos examinateurs.

La plupart n'ont pas de connaissances assurées. Sans connaissances assurées, point de résolutions fermes, sans résolutions fermes, point d'action vigoureuse.

On a une connaissance approchante. On marche dans le demi-jour. De là vient l'art très cultivé de notre temps, l'art très commode, très admiré, très fin de siècle, l'art des équilibristes. Donner un peu à droite, pencher un peu à gauche, concéder quelque chose au mal parce que le mal a bien voulu concéder quelque chose à la vérité,—comme s'il y avait des moitiés de vérité et des moitiés de mensonge, comme si l'erreur ne faisait pas que son devoir lorsqu'elle se rapproche de la vérité et comme s'il était jamais permis à la vérité de se faire erreur !

Ajoutez à cet art qui est grand une prétention qui n'est pas petite et qui irait jusqu'à refaire l'Évangile pour l'élever jusqu'à notre hauteur. Tout a tant progressé ! Après cela une complaisance sans bornes pour ne pas mécontenter les gens et des générosités traîtresses.

Le plus souple des talents de notre époque, voulez-vous le savoir, c'est le talent de rendre les armes, la courtoisie avec laquelle on dérobe ses principes pour n'avoir pas les défendre. Du temps du chevalier de Lévis,—et je sais combien les goûts cheva-

leresques de Mgr. se plaisaient à ce trait de notre histoire,—on brûlait ses drapeaux plutôt que de les livrer à l'ennemi. Aujourd'hui on croit mieux faire, on les cache.

Les simples se disent que les ennemis doivent parler vrai, puisqu'ils parlent si fort, qu'ils sont nombreux, puisqu'ils font tant de bruit, qu'ils ont raison puisque M. X., assez instruit pour faire imprimer l'a dit et que M. Z. qui va à la messe le dimanche l'a laissé dire.

Mais laisser dire, répétait-on, (c'est un autre reproche) ne vaut-il pas mieux que de soulever comme lui des questions irritantes ?

Oui, des questions irritantes ! Il y en a toujours eu, pensait votre évêque, et il y en aura toujours. Qui a posé plus de questions irritantes que Notre Seigneur ? Ces sortes de questions ne sont pas à écarter, mais à traiter. Et c'est alors qu'elles cessent d'être irritantes.

D'ailleurs vous le savez, toujours laisser dire, c'est pousser à dire davantage. D'habitude, les ennemis de l'Eglise ont de l'aplomb, d'aucuns croient qu'ils ont du génie, plusieurs sont convaincus qu'ils ont du style, et plus d'un qui accuse l'Eglise de se tromper est sur le point d'être infaillible. Ce qu'ils ne peuvent supporter, c'est la franchise courageuse, c'est que l'on dise d'une théorie bonne ou boiteuse : Cette théorie est bonne ou boiteuse. C'est que l'on dise aux poseurs et aux vaniteux quand ils mentent : Vous mentez !

Or, est-il besoin de dire que contre l'audace et la vanité du mensonge bien peu ont eu, comme l'évêque de Trois-Rivières, l'affirmation franche, totale et sans peur. *Depositum custodi* semblait lui avoir dit S. Paul comme à un autre évêque. Garde bien le dépôt des vérités qui te sont confiés. Aussi s'en est-il jamais trouvé de plus vigilant à la défense ? L'erreur le trouvait debout et toujours prêt,—d'où qu'elle fut partie, car, on le comprend, pour un tel successeur d'apôtre, l'intégrité de la doctrine n'a pas et ne peut pas avoir de parti, de caste ou d'école. Elle est la vérité, et dès lors il l'aime partout où il la trouve. A côté est l'erreur, et il la combat partout où il la découvre. Peu lui importent après cela les hommes, leurs noms et leur rang.

Ah ! il en coûte cher, parfois même à un évêque et surtout peut-être à un évêque, même dans notre petit monde canadien-français et surtout peut-être dans notre petit monde canadien-français, d'avoir pour la vérité cet amour exclusif qui brise parfois entre les hommes des relations que l'on nouait au plus intime de son cœur. Cela demande une âme généreuse, d'être infidèle en apparence à ceux que l'on a longtemps dirigés ou suivis pour rester fidèle à la vérité qu'ils abandonnent et aux moyens de la défendre que l'on croit les plus triomphants. Que ces moyens aient été discutables ici et qu'ils n'aient pas toujours été les meilleurs, je ne le sais pas. Est-ce à moi d'ailleurs à les juger ? Mais ce qui n'a jamais été discutable chez Mgr. Laflèche, c'est une bonne foi et un attachement à ce qu'il croyait être mieux qui n'ont été égalées que par son zèle apostolique, son grand amour de la patrie, de l'Eglise et de Dieu.

L'orateur passe ensuite à un autre reproche que l'on fit à

Monseigneur. " On dirait à l'entendre qu'il n'y a dans le monde qu'une société et qu'une autorité : la société et l'autorité religieuse". Il rappelle brièvement ce que Mgr. pensait de ce reproche et ce qu'en ont retenu ceux qui l'ont connu dans l'intime de la conversation. Il rappelle avec quelle liberté le pieux pontife traitait en effet toutes les choses humaines et temporelles pour s'attacher à une chose première et principale : donner à l'Eglise et à Jésus-Christ dans la société leur place. C'est aussi ce qui étonne et ce qu'admirent tous ceux qui ont lu les trop rares écrits qu'il nous a laissés. Tout chez lui converge vers ce centre : Laisser jouer à Jésus-Christ son rôle social dans le monde, laisser à l'Eglise, qui est la continuation de Jésus-Christ, l'exercice de son autorité et de sa suprématie dans la société.

Dans ses sermons, ses commentaires des encycliques pontificales, ses discours patriotiques, même dans ses conférences agricoles, il reprend partout cette idée sous des formes toujours neuves et toujours claires. Si jamais quelqu'un lui a demandé à quoi se résume en définitive toute l'économie politique et sociale, j'imagine que la réponse a dû être bien courte : Faire à l'Eglise et à Jésus-Christ la place qui leur convient.

Oh ! qu'il a dit sur ce sujet des choses belles et vraies et lui qui a semé tant de bonnes paroles et de fécondes pensées, comme il semblait épris du désir de voir germer celle-là dans tous ceux qui l'entouraient !

Et c'est là votre bonheur, vous ses enfants et ses ouailles aimés, d'en avoir été pénétrés. C'est l'honneur aussi de ceux qui ont été formés autour de lui,—lui dont les idées faisaient école, lui qui faisait cercle autour de lui et qui restait centre—d'avoir été nourris de ces doctrines. Il les a placés dans la voie, à la grande lumière de ses principes, et pour marcher droit, ils n'ont plus qu'à regarder devant !

Est-ce là un grief, mes chers frères, ou un sujet de louange ? En est-ce un autre que de rappeler qu'il voulait qu'on ne se contentât pas de ses théories, mais qu'on les appliquât à sa conduite ?

Les idées, pensait-il, sont nulles comme influence quand on n'agit pas en conformité avec elles. Bien plus, celui dont les idées sont saines, mais dont les œuvres ne le sont pas, pourra pervertir plus de cœurs qu'il ne saurait éclairer d'intelligences. C'est l'inconduite sous toutes ses formes qui cause le plus de naufrages dans notre population catholique, surtout parmi les jeunes.

Ceux-là, en effet, comptaient sur la sincérité de ceux qu'ils regardaient comme leurs guides et leurs maîtres—l'illusion est si facile à vingt ans—mais le désenchantement est prompt à venir quand ils voient que la conduite privée de ces hommes est souvent la contradiction de leur parole publique.

Qu'arrive-t-il quand ces tristes vérités se découvrent, quand ils voient de près tous ces masques, la fortune aux mains des faiseurs, la trahison broyant des cœurs au nom de l'amitié, des petites influences achetées par de grandes bassesses et l'argent tenant lieu de conscience ?—Ce qui arrive, c'est que tous ces nouveaux venus dans la vie, surpris, tirés en sens contraires, hésitent, se demandent à quel vent ils vont ouvrir leur voile. . Ils l'ouvrent

quelquefois au vent d'orage, et leur barque court aux rochers où elle se brise.

Et ici l'orateur rappelle comment Mgr. de Trois-Rivières peignait et déplorait ce malheur.

Est-ce qu'on n'a pas pu trouver encore un autre grief? "Avec un tel évêque il n'y a pas de repos et tout catholique doit être un catholique militant." J'imagine encore ici que si Notre-Seigneur avait été présent, plus d'un lui aurait dit: "Faites donc taire celui-ci." Non. Jésus-Christ ne l'aurait pas fait taire, et si quelqu'un a pu lui faire le reproche glorieux de trouver sa parole embarrassante, il devra proclamer cet autre grief plus glorieux encore pour votre évêque: celui d'avoir été un évêque essentiellement homme d'action et militant.

Il n'y a peut-être pas un texte de l'Évangile qu'il ait commenté avec plus de prédilection que le *Militia est vita hominis super terram*, la vie de l'homme sur la terre est une bataille pour le bien.

Comme le grand évêque d'Hippone, saint Augustin, il avait constaté de longtemps—lui qui connaissait si bien son histoire ecclésiastique et les luttes constantes de l'Église et qui en faisait son étude quotidienne,—il avait constaté que deux grandes cités sont en face l'une de l'autre: la cité du bien et la cité du mal, que la lutte entre elles ne cesse jamais, qu'elle se fait sur tous les terrains, au dehors, au dedans, dans la société et dans l'âme de chacun de nous, que c'est le devoir, par conséquent, de tous les tenants de la cité de Dieu de travailler à son triomphe et d'amoinrir la puissance de la cité du mal.—d'être des hommes d'action. Il ne perdait jamais l'occasion d'inviter les catholiques à travailler à cette œuvre, dans la mesure de leur influence et de leur situation.

Ce qui fait la force de nos ennemis, pensait-il comme Mgr. Freppel, ce n'est pas leur force, c'est notre faiblesse; ce qui fait leur valeur, ce n'est pas leur valeur même, c'est notre apathie. N'est-ce pas de fait ce qui a causé le malheur des nations catholiques, et n'est-ce pas la gloire d'un évêque canadien d'avoir mis tout en action pour conserver parmi nous la foi agissante, les œuvres et l'esprit catholiques, l'activité chrétienne de notre population, et d'avoir empêché par là que ce qui a été le malheur des autres peuples dans le passé ne soit le malheur du nôtre dans l'avenir?

Regardez donc dans l'histoire du dernier demi-siècle comme il y regardait lui-même. Comment se fait-il que des nations si fières de leur nom chrétien, que des peuples où Jésus-Christ exerçait dans toute sa puissance son règne social, soient arrivées à ce degré de décadence que le nom de catholique est devenu chez eux comme un titre à l'exclusion, et que Jésus-Christ soit devenu un personnage de trop dans leurs institutions, leurs écoles, leurs lois et leur législation?

Est-ce sous une poussée énorme et subite de l'impiété que s'est produite cette recrudescence du mal en même temps que l'extinction de la foi et de ses œuvres? Non. C'est sous l'activité infatigable du petit nombre des méchants, secondée par l'apathie de la grande majorité des bons. C'est que, pour être ainsi

congédié, il a suffi à Jésus de rencontrer comme après les scènes de Gethsémani et des prétoires de Jérusalem, de rencontrer, pendant qu'on l'injurait et qu'on le condamnait, des disciples pour répondre en paroles ou de fait : " Je ne connais pas cet homme-là." Quoi, un évêque me dit que c'est Jésus-Christ qui me demande justice pour sa cause et de défendre les droits de son Eglise et des consciences de ses fidèles, et moi je vous dis, je vous jure que je ne connais pas cet homme-là.

Oh ! la scène de Gethsémani, comme elle s'est jouée et comme elle se joue encore souvent dans le monde ! Béni et loué soit l'évêque qui a travaillé toute sa vie à en empêcher chez nous la répétition !

La scène de Gethsémani ! . . tant que N. S. ne leur a pas dit : *Surgite et eamus*, debout et en avant ! ce sont toujours, d'un côté, les disciples qui dorment, et, de l'autre, Judas qui agit. D'un côté, c'est toujours la même activité fiévreuse des ennemis qui travaillent dans l'ombre du soir, s'organisent, ramassent et poussent devant eux tout ce qui a le cœur gâté, qui d'instinct hait la vérité, serviteurs méprisés de toutes les rancunes, de toutes les ambitions, de toutes les sociétés où fermentent de fanatiques passions, actifs pourtant, prêts à tous les sacrifices, aux veilles et à la persévérance pour assurer . . . quoi donc ? Un noble triomphe ? Pour assurer la captivité du Christ !

D'un autre côté, c'est toujours la même insouciance des bons, le même laisser-faire, le même sommeil, pendant que les ennemis s'organisent dans le secret de la nuit.

Oh ! ils savaient bien, les catholiques de tous ces pays divers, qu'ils étaient les tenants de la bonne cause, et il ne faudrait pas leur dire qu'ils ne regrettaient pas de voir maltraiter le Christ, de le voir traîner en captivité et qu'ils ne l'aimaient pas. Oh ! ne disons pas cela, ils poseraient en calomniés !

Mais, eux, agir pour défendre leur foi et leur amour, à l'action opposer l'action, à l'organisation des forces pour le mal opposer l'organisation des forces pour le bien, déployer dans les rangs de la milice chrétienne quelque chose de l'ardeur que d'autres déploient dans les rangs antichrétiens, oh ! non, ne leur demandez pas cet effort !

Est-ce qu'ils sont tenus, eux, de sacrifier leur repos, leur popularité et leur argent ? Cela est bon pour les partisans du mal et les serviteurs de Satan. Mais pour Jésus-Christ, est-ce qu'on n'a pas fait assez quand on a communiqué en promettant de le suivre, quand on l'a accompagné jusqu'au jardin et qu'on a eu de la tristesse en le voyant agoniser ?

Et ils dorment.

Et voilà pourquoi, quand la lutte se fait entre les deux cités, entre les partisans du Christ plongés dans une bonasse sécurité, et les partisans du mal remuants et affamés, voilà pourquoi c'est si souvent . . . ô honte qui déconcerte ! . . . c'est si souvent un vulgaire Iscariote qui l'emporte !

L'orateur rappelle ensuite qu'il n'a jusqu'ici considéré qu'une partie de l'action de Mgr Lafèche, que pour le bien juger il faudrait l'étudier dans toutes les manifestations de son activité, dans

sa vie intime, dans son œuvre d'éducateur, etc. Il affirme que son action n'est pas terminée, qu'elle se perpétuera.

Il rappelle l'anecdote de Pie IX écoutant le récit de la bataille de Castelfidardo par le général La Moricière et citant un texte grec de S. Jean Chrysostôme que le général termina, citant ensuite un texte latin de S. Augustin que le général termina également, et lui demandant : " Où donc, général, avez-vous lu les Saints Pères ?—Dans les camps, et ce sont eux qui m'ont appris que la plus belle des victoires est d'être vaincu pour le Christ.— Il ajoute que si les exemples de Mgr Laffèche sont suivis, il pourra se glorifier d'avoir obtenu une victoire plus belle encore que celle dont parlait La Moricière, celle d'avoir vaincu pour le Christ.

Il termine en déclarant que c'est l'honneur de notre ville que les noms de Mgr Laffèche et des Trois-Rivières soient indissolublement unis, et que ce devra être notre gloire d'ajouter nos vertus aux siennes.

---



---

## La Rénovation

---

### XII

### La Franc-Maçonnerie

#### VI

Nous sommes donc suffisamment édifiés sur le plan, les principes, les doctrines et le but de cette formidable association qui se nomme Franc-maçonnerie. Nous ne pouvons douter, puisque le Chef infallible de la catholicité nous révèle lui-même les faits et gestes de la secte maudite qu'il appelle " la synagogue de Satan."

En présence d'un mal si grand, de cet ennemi redoutable, si rusé, si plein d'artifices, que devons-nous faire, nous catholiques ?

Quatre choses, dit Notre St Père, s'adressant aux archevêques et évêques de l'univers :

#### 1o

" Arrachez à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre, et faites la voir telle qu'elle est."

#### 2o

" Faites connaître les artifices employés par ces sectes pour séduire les hommes et les attirer dans leurs rangs—la perversité de leurs doctrines—l'infamie de leurs actes."

## 30

Formation de "corporations ouvrières destinées à protéger, sous la tutelle de la religion, les intérêts du travail et les mœurs des travailleurs." .....

"Ce n'est pas pour Nous une joie médiocre d'avoir vu déjà se constituer en plusieurs lieux des associations de ce genre, ainsi que des sociétés de patrons, le but des unes et des autres étant de venir en aide à l'honorable classe des prolétaires, d'assurer à leurs enfants le bienfait d'un patronage tutélaire, de leur fournir les moyens de garder les bonnes mœurs, la connaissance de la religion et l'amour de la piété."

Les plus grands éloges sont adressés à la société St Vincent de Paul qui est un modèle du genre.

## 40

Notre St Père veut que l'on porte une attention spéciale à la jeunesse.

"Nous recommandons avec une nouvelle instance à votre foi et à votre vigilance la jeunesse, qui est l'espoir de la société. Appliquez à sa formation la plus grande partie de vos sollicitudes pastorales. Quels qu'aient déjà pu être à cet égard votre zèle et votre prévoyance, croyez que vous n'en ferez jamais assez pour soustraire la jeunesse aux écoles et aux maîtres près desquels elle serait exposée à respirer le souffle empoisonné des sectes."

L'encyclique se termine par ces sages avis qui doivent être pour nous des ordres :

"A une si violente attaque doit répondre une défense énergique. Que les gens de bien s'unissent donc, eux aussi, et forment une immense coalition de prières et d'efforts. En conséquence, Nous leur demandons de faire entre eux, par la concorde des esprits et des cœurs, une cohésion qui les rende invincibles contre les assauts des sectaires. En outre, qu'ils tendent vers Dieu des mains suppliantes et que leurs gémissements persévérants s'efforcent d'obtenir la prospérité et les progrès du christianisme, la paisible jouissance pour l'Eglise de la liberté nécessaire, le retour des égarés au bien, le triomphe de la vérité sur l'erreur, de la vertu sur le vice.

"Demandons à la Vierge Marie, Mère de Dieu, de se faire notre auxiliaire et notre interprète. Victorieuse de Satan dès le premier instant de sa Conception, qu'elle déploie sa puissance contre les sectes réprouvées qui font si évidemment revivre parmi nous l'esprit de révolte, l'incorrigible perfidie et la ruse du démon.—Appelons à notre aide le prince des milices célestes, saint Michel, qui a précipité dans les enfers les Anges révoltés ; puis saint Joseph, l'Epoux de la très sainte Vierge, le céleste et tutélaire Patron de l'Eglise Catholique, et les grands Apôtres Pierre et Paul, ces infatigables semeurs et ces champions invincibles de

la foi catholique. Grâce à leur protection et à la persévérance de tous les fidèles dans la prière, Nous avons la confiance que Dieu daignera envoyer un secours opportun et miséricordieux au genre humain, en proie à un si grand danger."

Tel est l'enseignement du Père commun des fidèles sur l'œuvre maçonnique. Cette parole doit nous être sacrée et tous nos efforts doivent se résumer à mettre en pratique les conseils qui nous sont ainsi donnés, afin de rétablir l'ordre troublé en assurant le règne social du Christ, le divin Sauveur du genre humain.

MARC-ANTOINE.

---



---

## DRAMES SACRÉS

(Suite)

Assez longuement j'ai parlé de *la Passion* de M. Haraucourt ; c'est, en effet, de tous nos drames sacrés, celui qui a prétendu le plus évidemment ressusciter les vieux mystères. Quant aux autres, ou bien ils ont essayé de mettre à la scène un fait religieux, moins inaccessible au talent que la Passion de Notre-Sauveur, ou bien ils ont raconté la Passion sans la dérouler toute vive à nos yeux. Je les étudierai donc plus brièvement.

L'exemple d'Edmond Haraucourt avait bien montré que la physionomie sacrée de Notre-Seigneur est inabordable au talent dépourvu du sens religieux. Un autre jeune et grand poète a cependant essayé, dans ces derniers temps, de la mettre encore une fois sur la scène. Edmond Rostand, avant de composer son fameux *Cyrano*, avait écrit un drame chrétien. On n'ignore pas que le talent d'Edmond Rostand est essentiellement charmeur et gracieux ; son vers, qui parfois en chantant oublie la césure, est ravissant de souplesse et d'harmonie, de fraîcheur et de délicatesse ; assez souvent même, exagérant ces qualités, il tombe au précieux... Quoi qu'il en soit, Edmond Rostand a compris que sa lyre était trop dépourvue de la corde tragique pour célébrer les terribles grandeurs de la Passion. Voulant tracer la physionomie de Notre-Seigneur, il l'a choisie dans un autre cadre et il a écrit *la Samaritaine*.

A l'acte premier de cet "Evangile en trois tableaux", — comme il l'appelle avec un grain de prétention, — c'est l'ineffable entretien de l'infinie miséricorde avec Photine, la pécheresse, auprès du puits de Jacob, en Samarie, que le poète essaie de dérouler, devant nous, après qu'il a montré Jésus conversant avec ses disciples. L'acte deuxième, enlevé dans un admirable élan de poésie et d'ardeur, nous fait voir la courtisane convertie, transformée en apôtre et prêchant à ses concitoyens, d'abord méprisants, puis indécis, puis enraînés. Et le dernier tableau

nous ramène au puits de Jacob où la ville entière a couru sur les pas de Photine et vient, dans une envolée d'enthousiasme, écouter le Seigneur.

L'ensemble apporte au cœur, à l'esprit surtout, une impression puissante, enchanteresse. Mais l'auteur a-t-il réussi dans son dessein principal, a-t-il vaincu l'invincible difficulté, a-t-il fait briller d'un rayon divin la physionomie de Jésus ? Non encore, en dépit de la souplesse et de l'essor de son talent. Sans doute, au début, Notre-Seigneur apparaît bien tout illuminé de miséricorde et son premier mot est aussi vrai que simple et charmant : aux apôtres, qui maudissent les Samaritains avec toute la fureur et l'âpreté de leur haine de juif contre cette race ennemie, Notre-Seigneur répond seulement :

Les bénédictions de Dieu sur Samarie !

Et, dans toute la scène avec ses disciples, son langage demeure imprégné d'Évangile ; on voit que le poète, à l'imagination féconde et au style imagé, sait se borner à traduire et se contraindre à être sobre . . .

Et de cette leçon

R tenez bien surtout qu'il faut que l'on tolère :  
Aussi n'arrachez pas l'ivraie avec colère,  
De peur que vous n'alliez dans le même moment,  
En arrachant l'ivraie arracher le froment.

Malheureusement, tous les discours de Notre-Seigneur ne portent point cette harmonie simple et lumineuse ; et le poète a parfois des rechutes dans le précieux. On est choqué de trouver sur ses lèvres divines des jeux d'esprit, des chatolements d'images ou des clinquants de mots :

. . . Oui, Pierre un jour, les anges de mon ciel,  
T'ayant rassasié du vent de leurs écharpes,  
Te désaltéreront d'un murmure de harpes.

Toutefois, ces légers défauts disparaîtraient encore au milieu des beautés de l'œuvre totale, si M. Edmond Rostand ne montrait, lui aussi, dans des écarts plus fâcheux, une grave incompréhension de ce qu'il doit à son héros divin. Ne s'avise-t-il pas, tandis que Jésus voit venir la Samaritaine auprès du puits, de prêter à l'intelligence divine une description très matérielle, en même temps qu'imagée, des beautés de la femme ? . . . Notre-Seigneur, au lieu de jeter sur l'âme pécheresse, entrevue dans la chair, un regard triste et miséricordieux, s'occupe à détailler les formes du corps. Voici, dit-il, en longues phrases poétiques,

Voici bien, ô Jacob, le geste dont tes filles  
Savent, en avançant d'un pas jamais trop prompt  
Soutenir noblement l'am; hore sur leur front  
Elles vont, avec un sourire taciturne,  
Et leur forme s'ajoute à la forme de l'urne,  
Et tout leur corps n'est plus qu'un vase svelte auquel  
Le bras levé dessine une anse sur le ciel ! . . .  
Immortelle splendeur de cette grâce agreste !  
Je ne peux me lasser de la mirer, ce geste  
Solennel et charmant des femmes de chez nous.

Tout ce tableau, sans doute, est ravissant de grâce, et rarement image plus vive est apparue, chantée en vers plus harmonieux. Sur les lèvres de M. Rostand, j'y applaudirais de tout cœur. Mais comment, — je ne dirai pas même un chrétien, — comment un homme de goût songe-t-il à prêter ce langage à la divinité ? Et plus fâcheuse encore que ces amusettes poétiques, est cette réponse du Seigneur à Photine, honteuse d'avoir adressé au Messie le cantique d'amour qu'un usage impur avait souillé sur ses lèvres...

Je suis toujours un peu dans tous les mots d'amour.

Or, les " mots d'amour " dont il s'agit là ne sont que les protestations mensongères prodiguées par une courtisane à celui qui la paie !

Et pourtant, le développement que Notre-Seigneur donne à ce mot si choquant contient une lueur de vérité :

Comme l'amour de moi vient habiter toujours  
Les cœurs qu'ont préparés de terrestres amours,  
Il prend ce qu'il y trouve, il se ressert d-si choses,  
Il fait d'autres bouquets avec les mêmes roses...  
Et la chanson d'amour devient une prière.

Le divin Jésus parle, en cette occurrence, à une pécheresse, et les " terrestres amours," qui pourraient être des amours permis, ne sont ici que des passions coupables. Il y a donc quelque chose de faux et de blessant dans cette prétendue préparation d'une âme aux ineffables puretés du céleste amour par toutes les souillures des jouissances charnelles. Mais, une grande vérité jaillit de cette erreur. Car il est très vrai que la miséricorde divine est assez profonde, assez inouïe pour accepter, d'un cœur repentant, les mêmes paroles d'amour auxquelles la bouche vicieuse était accoutumée. Oui, quand le Sauveur, dans son ineffable bonté, se penche sur une âme avilie, la purifie et la transforme,

Il prend ce qu'il y trouve, il se ressert des choses...  
Et la chanson d'amour devient une prière !

C'est le miracle immortel de la miséricorde infinie.

Ainsi, l'auteur de *la Samaritaine* aperçoit des éclairs de vrai ; mais son imagination vagabonde accumule autour tant de nuées, que souvent la vérité n'apparaît plus qu'avec des déformations étranges où l'on a peine à la reconnaître, où l'on peut même, en certain cas, la prendre pour l'erreur. Ce mélange de vérité entrevue, avec mainte exagération et mainte fausseté choquante, est la marque de son œuvre : on en pourrait citer bien d'autres exemples divers, en glanant parmi les détails ; mais il suffit de constater que l'ensemble du drame en porte le cachet. Une grande et juste leçon s'y épanouit : c'est que Dieu se plaît quelquefois à déjouer les calculs et les pensées de l'homme en choisissant pour accomplir ses plus vastes desseins l'instrument le plus vil et le plus dédaigné. La courtisane convertie devient la convertisseuse d'un peuple, et son zèle éclate si brûlant que tous ceux qui la repoussaient, qui l'accablaient de leur mépris, sont heureux de la

suivre et de lui obéir. Mais de quelles fumées cette leçon si conforme au véritable esprit de Dieu n'est-elle pas obscurcie, sous la main trop inexpérimentée du poète ; et quelle absolue confusion s'établit dans son intelligence — et fait un peu dévier l'enseignement du drame, — entre l'instrument modeste mais pur, injustement dédaigné par l'orgueil humain, que Notre-Seigneur aime à employer si souvent, et l'instrument impur et souillé, mais transformé par sa miséricorde et lavé par le repentir, dont il lui plaît de se servir aussi ! Le repentir ! il n'en est pas question dans *la Samaritaine* ! On dirait que le peuple avait tort de mépriser la courtisane, et que Notre-Seigneur a vengé cette malheureuse, injustement humiliée, en la revêtant de sa vertu divine. Il y a là une erreur profonde, un regrettable oubli de vérités nécessaires. M. Rostand appartient, sans doute, à cette école où l'on ne veut voir de la religion que les douceurs de l'amour, où l'on cherche à la transformer en une sorte de fleuve aussi riant que limpide, au cours duquel on peut se laisser couler tranquillement, en rachetant toutes les faiblesses de l'humanité par l'amour de Dieu. Or, s'il est vrai que Notre-Seigneur est toujours prêt à recevoir le pécheur et à lui pardonner, toujours prêt à répandre sur nous des flots de miséricorde, à nous submerger de tendresse et d'amour, on peut néanmoins, sans tomber dans les rigueurs du jansénisme, ajouter que la religion chrétienne, avec la charité prêche la pénitence et, en offrant la miséricorde, exige le sacrifice ; enfin, que la loi de mortification, la loi d'expiation s'y dresse, immuable et nécessaire, à côté de la loi d'amour....

Décidément, pour un esprit qui n'est pas chrétien, la tâche est trop ardue de rendre la physionomie sacrée du Sauveur et de résumer exactement ses lois. Aussi des trois auteurs qu'il reste à étudier, aucun n'a entrepris de se mesurer avec cette figure inaccessible. Un d'eux, même, ainsi que M. Rostand, a préféré un autre épisode à la gigantesque et terrible épopée de la Passion. M. Joseph de Pesquidoux, un vigoureux et vibrant poète, aux mains de qui le vers a des choes et des lueurs de glaive, a choisi la physionomie du Précurseur, il a voulu raconter son martyre, il a écrit *Salomé*. D'ailleurs saint Jean-Baptiste est encore d'une taille et d'un caractère à défier le poète : aussi l'intérêt capital est ici de savoir comment l'auteur en a gravé les traits. Quant au reste du drame, en deux mots, le voici : c'est la coalition de tous les vices et de toutes les haines, de toutes les corruptions et de tous les appétits qui, flagellés par le Précurseur, se jettent sur lui comme une meute et, armés de leur volonté criminelle et de la criminelle lâcheté d'Hérode, abattent le colosse.

Entre leurs mains, selon M. de Pesquidoux, *Salomé* ne serait plus qu'un instrument, très coupable, à coup sûr, mais plus encore égaré, presque involontaire. Et le poète a tracé, de la fille d'Hérodiade, une physionomie singulièrement curieuse et pénétrante. Elle est comme une fleur de civilisation trop avancée, dont le parfum trop violent s'évapore au-dessus de couleurs trop vives. Noble et charnelle, éprise et barbare, elle aime Jean-Baptiste ; elle aime en lui ce viril, dont la mâle énergie écrase la mollesse et l'énerverment des efféminés de la cour. Et c'est quand elle voit sa passion dédaignée, c'est quand l'abominable Hérodiade a calomnié

Jean devant elle, en affirmant que le saint n'était qu'un vicieux, c'est alors que, le fol amour, transformé en haine affolante, entraîne à l'assassinat la jeune fille orgueilleuse et sauvage. A défaut de la jouissance d'amour, il lui faut au moins la jouissance du crime.

Le portrait a de la force et de la beauté ; mais plus difficile était de buriner les traits du Précurseur. M. de Pesquidoux n'a pas été au-dessous de la tâche : il fait surgir le héros sacré avec une énergie et un éclat vraiment superbes. Jean-Baptiste apparaît, au milieu des orgies, resplendissant de force et de grandeur ; sa voix, quand il la déchainait contre le scandale et la corruption, devait avoir ce tonnerre et ses discours devaient renfermer ces grands enseignements, dont l'écho peut traverser les siècles et frapper aujourd'hui bien des têtes encore.

Devant Hérode atablé au milieu de sa cour et fêtant à la fois l'adultère et l'inceste, on le voit tout à coup se dresser. Il s'écrie :

Le justicier, c'est moi ! Bas les yeux ! bas les fronts ! ...  
 La main d'Adonaï m'a poussé sur vos pas.  
 Et, pour que dans s-s cris ma voix ne tremble pas,  
 Celui qui mit en feu les lèvres d'Isaïe,  
 Sur ma bouche a soufflé le vivant incendie :  
 Car le tonnerre a moins de retentissement  
 Que le verbe de l'homme où Dieu mêle un accent.

Et, tour à tour, au prince corrompu, au pontife avili, aux soldats énervés, aux femmes impudiques, il lance, en traits de feu, la colère divine. Au roi :

.... Un bras sans force, un œil sans flamme, un cœur sans foi,  
 C'est tout ce qu'Israël peut relever en toi !  
 Tremble, tremble, qu'un jour, vidant à fond ta coupe,  
 Dieu te trouve trop vil et fragile et découpe  
 Sur ta pourpre souillée un manteau souverain  
 Pour le jeter au dos de quelque homme d'airain....

Au grand-prêtre Annas :

.... Ah ! déchire ta robe ! oh ! flagelle ton corps ! ....  
 L'abîme au saint des saints fume à plein orifice  
 Et le souffle infernal courbant les sept flambeaux  
 Du mystique velum emporte les flambeaux  
 Va-t-en ! va-t-en ! Et jette au torrent tes sandales  
 Dont le fil est gluant des sueurs de ces dalles.

Enfin, aux courtisans :

La femme et son poison vous travaillent les veines.  
 De ces femmes de proie aux débauches sereines....  
 Honte du jour présent qui souille l'avenir,  
 Dont l'impudique flanc ne sait rien retenir,  
 Ou bien qui jette bas, criant d'argoïsse amère,  
 Des fils marqués au front du vice de leur mère !

Cette souveraine énergie ne faiblit point lorsque le Baptiste, enchaîné, reparait devant Hérode et, de ses mains appesanties par les fers, lui jette à la face et sa honte et son crime. Il était

naturel, d'ailleurs, qu'un poète ayant bien compris son héros lui donnât, prisonnier, un langage encore plus libre et plus fort. Mais un poète, un poète moderne, un poète ayant la naturelle envie de plaire à l'opinion, n'allait-il pas tomber dans quelque erreur de bon sens et de bon goût, en écrivant la scène délicate où Salomé amoureuse entretient le Précurseur ? Tout autre qu'un chrétien y eût échappé difficilement. M. de Pesquidoux, chrétien, s'en est tiré avec succès. Il nous montre d'abord Jean-Baptiste écartant par de graves conseils les allusions voilées :

Celui qui veut gravir jusqu'à la vérité,  
Doit tendre vers le but une âme toute pure,  
Ou dépouiller son être et changer de nature.

Et lorsque Salomé lui crie sa passion éperdue, en accents échevelés, le Précurseur, sans se montrer ni ému ni surpris, comme un homme infiniment au-dessus de la tentation charnelle, immuable et calme en sa sereine gravité, repousse la femme avec une piété miséricordieuse et lentement s'éloigne.

Evidemment tout ne reste point à la même hauteur dans ce drame : ainsi la chanson dont Salomé s'efforce de charmer le prince à moitié vaincu déjà par sa danse impudique, afin de lui arracher, séduit complètement, la condamnation du Précurseur, — cette chanson sensuelle et passionnée jusqu'à l'excès me semble un fâcheux sacrifice aux goûts du jour. Toutefois ce drame, en résumé, possède un double mérite : il ne trahit point le héros sacré qu'il a voulu peindre et il respire une saveur chrétienne.

FRANÇOIS VEUILLOT.

(A suivre.)

## Le mouvement catholique

### AU CANADA

La *Défense*, de Chicoutimi, avait annoncé l'établissement d'un *modus vivendi*, au Manitoba, entre le gouvernement Greenway et la minorité catholique. Les persécuteurs auraient consenti, d'après le confrère, à fermer les yeux sur l'opération de leurs lois infâmes, sans les abroger ni les modifier en quoi que ce soit, mais les laissant subsister en leur entier, armes prêtes à servir à la première occasion.

Le *Manitoba* nous arrive, d'un autre côté, sans un mot au

sujet de ce *modus vivendi*. C'est pourtant de ce côté qu'il faudra attendre une déclaration nette et précise, le jour où il y aura quelque chose de fait.

Le correspondant romain de l'*Univers* signale l'attitude des divers journaux italiens, à l'occasion de la publication de l'Encyclique du Pape aux évêques d'Italie. Les uns, comme le *Popolo romano* et l'*Opinione*, prétendent que le gouvernement italien n'a rien à craindre des récriminations pontificales. D'autres, tels que la *Capitale* et le *Secolo*, profitent de l'occasion pour lancer de nouveaux outrages à la figure du Souverain Pontife. Une troisième école, enfin, ajoute la perfidie à l'outrage. Mais laissons ici la parole au correspondant :

C'est ce que la "Tribuna", notamment, a osé affirmer, en s'appuyant sur une récente circulaire où le président du conseil, le général Pelloux, laissait entendre aux préfets qu'il y avait lieu de reprendre haleine et de s'arrêter dans la voie des mesures persécutrices, "si tel était leur avis et suivant qu'ils le jugeraient opportun d'après les circonstances locales". Ces instructions, en vérité, étaient tellement vagues et élastiques, que, le jour même où elles étaient données, le général Baldissera, en sa qualité de commissaire extraordinaire pour la Toscane, procédait à la dissolution du cercle de Saint-André Corsini, à Fiesole. D'ailleurs, comme le relève l'"Osservatore Romano", la circulaire Pelloux ne rend pas aux catholiques la justice qui leur est due ; elle ne les venge pas de l'accusation qui les a fait assimiler aux partis subversifs ; elle se borne, en somme, par la latitude qu'elle laisse aux préfets, à substituer un régime arbitraire à celui de la persécution féroce.

Or, poursuit "l'Osservatore," en présence d'une conduite aussi indécente et qui accorde l'indulgence, à petites doses, à ceux qui réclament justice ; en présence de la prétention, implicitement affirmée par le gouvernement, de se dégager de toute responsabilité envers l'Eglise, envers nous, envers la loi, il était nécessaire qu'une auguste parole vint dissiper l'équivoque et montrer que l'arbitraire est toujours l'arbitraire, sous quelque forme qu'il s'exerce... Il en résulte pour les catholiques d'Italie la même situation d'incertitude juridique où vécurent les premiers chrétiens, à l'époque des persécutions. Celles-ci eurent, on le sait, des périodes d'arrêt ; mais la fameuse loi de lèse-majesté était toujours là, prête à faire de nouvelles victimes et à dispenser les accusateurs de fournir la moindre preuve... De même aujourd'hui toute violence est licite contre les catholiques italiens, pourvu qu'elle soit motivée par le beau prétexte de l'"ordre public" et sans qu'il y ait besoin d'aucune preuve de culpabilité vraie contre quiconque est dénoncé par les autorités ou par la plèbe.

Mais, d'après une autre remarque de "l'Osservatore Romano", de même que les premiers apologistes chrétiens prenaient occasion des incohérences des empereurs pour démontrer l'innocence

des disciples de l'Évangile, de même aussi l'Encyclique pontificale se réclame implicitement des dernières contradictions du gouvernement italien pour nous venger du tort très grave qui nous a été fait.

Publiée au moment où le cabinet italien atténue ses rigueurs envers nous, l'Encyclique revient à dire : Si les catholiques étaient innocents, pourquoi les avez-vous dispersés ? s'ils étaient coupables, pourquoi les laissez-vous se reconstituer ? Quel moment donc plus opportun que celui-ci, où l'Encyclique peut paraître, armée du terrible dilemme de Tertullien ?

Tout ce passage ne caractérise-t-il pas tout aussi bien la situation faite aux catholiques manitobains que celle faite aux catholiques italiens ? La violence d'abord, un coup hardi, des suppressions inqualifiables, un mépris du droit porté à sa dernière expression—puis une fatigue apparente de la part des persécuteurs et de leurs complices, de soi-disant velléités d'apaisement, une période de répit : est-ce que les catholiques manitobains n'ont pas connu cette double phase tout autant, sinon mieux que les catholiques italiens ? Est-ce que le droit n'a pas été aussi audacieusement violé dans un cas que dans l'autre ? Est-ce que, au point de vue de la légalité, il ne reste pas aussi audacieusement violé dans un cas que dans l'autre ? La conduite des autorités a-t-elle été moins " indécente " ici que là-bas ? A nous " qui réclamons justice ", a-t-on accordé autre chose que " l'indulgence à petites doses " ? Ne sommes-nous pas dans " la même situation d'incertitude juridique " que celle faite aux " premiers chrétiens, à l'époque des persécutions " et qu'évoquent les organes officiels du Vatican en signalant les inconséquences des autorités italiennes ? Enfin, ce " terrible dilemme de Tertullien " ne pouvons-nous pas, nous aussi, le retourner contre nos persécuteurs ?

Qui voudra répondre " non " à toutes ces questions, après avoir comparé les deux situations ? Dès lors, l'attitude et le ton de la presse catholique italienne, s'appuyant sur l'autorité de l'Encyclique du Pape aux évêques italiens, ne nous dictent-ils pas notre devoir à nous, journalistes catholiques, appuyés aussi sur l'autorité d'une Encyclique du Pape aux évêques canadiens ?

Du reste, qu'on ne s'y trompe pas, la cité du mal n'a jamais procédé autrement dans ses luttes violentes contre la cité du bien. Après avoir préparé ses coups de force en distillant habilement le venin des préjugés dans les sociétés déjà travaillées par l'erreur, en attirant à elle, comme le disait si bien l'autre jour le P. Lalande, " tout ce qui a le cœur gâté, tout ce qui d'instinct hait la vérité, serviteurs méprisés de toutes les rancunes, de toutes les ambitions, de toutes les sociétés où fermentent de fanatiques

passions", toujours, après les avoir accomplis, elle a fait halte, pour permettre aux populations de s'habituer à l'état de choses établi, pour émuousser la résistance des bons, certaine qu'elle était de toujours retrouver l'activité incessante de tous ses éléments, à elle. Mais toujours aussi cette trêve ne lui a servi qu'à préparer des coups plus rudes encore, chargés de traduire en fait la malice progressive de ses desseins.

Il en sera de même ici. Grâce à des complicités inavouables, elle a réussi à briser la résistance active aux résultats d'un premier coup de force. Satisfaite de ce premier succès et voulant donner aux éléments indécis le temps de verser tout-à-fait de son côté, elle laissera dormir, durant un temps indéfini, un texte de loi qu'elle appliquera, avec une énergie plus sauvage que la première fois, au premier prétexte qui lui en sera fourni, si elle tient à consolider son œuvre au Manitoba ; ou bien, elle le gardera en réserve pour s'en servir comme d'une menace de représailles, si elle décide de porter ses attaques sur un autre point et qu'elle s'y heurte à trop de résistance.

Il ne faut donc pas s'endormir parce que certains adoucissements de fait peuvent avoir été apportés à une situation déplorable. C'est le danger que nous redoutons de la part de l'opinion catholique. S'ils veulent nous en croire, pourtant, nos coreligionnaires continueront à demander, qu'on "pourvoie pleinement" à l'éducation catholique de nos enfants, selon que le prescrit l'Encyclique *Affari ros*.

---

Nous venons de citer une phrase détachée de la magnifique oraison funèbre de Mgr. Lafèche prononcée, mercredi le 31 août dernier, par le R. P. Lalande, S. J. Nos lecteurs trouveront ailleurs le résumé de cette superbe pièce oratoire. C'était déjà une idée de génie que de s'emparer des griefs formulés contre l'illustre évêque pour faire son éloge, mais reproduire dans cette oraison funèbre même plusieurs des traits caractéristiques de la prédication du grand évêque, c'est une démonstration par le fait qui mérite certes d'être notée. Aussi l'auditoire a-t-il été empoigné, autant par les envolées de la pensée que par le mouvement oratoire qui animait en quelque sorte l'hommage rendu à la grande figure que nous pleurons encore.

Les RR. PP. Jésuites voudront bien accepter nos remerciements pour cette délicate pensée qu'ils ont eue de s'associer, par délégation de l'un de leurs prédicateurs les plus en renom, au

deuil de la famille trifluvienne, nous allons dire de la grande famille canadienne-française et catholique.

---

## AUX ETATS-UNIS

---

Les Sœurs de Charité se sont chargées du soin de promouvoir l'éducation des enfants italiens de Cincinnati. Elles y ont parfaitement réussi et leurs efforts ont démontré à la fois les maux qu'il est possible d'empêcher et le bien qu'il est possible d'accomplir sous ce rapport.

Le patron de la ville de Manille est S. François en pleurs. Une pieuse légende veut qu'en une circonstance où la ville était en danger, on ait vu des larmes tomber en si grande abondance d'une image de ce saint, dans la maison d'un indigène à Dilao, près de la capitale, que plusieurs linges en furent mouillés, tandis que les mains étendues du saint implorèrent pendant trois heures la pitié de Dieu sur la ville.

Dès que ce miracle fut connu, le saint fut, d'un commun accord, déclaré le protecteur de la ville et son image transférée dans l'église des Franciscains, où elle est restée depuis. La fête de saint François y est célébrée avec beaucoup de pompe par toute la population.

Le *Providence Visitor* raconte qu'Aguinaldo, le chef des insurgés aux îles Philippines, fut dans sa jeunesse le serviteur d'un Père Jésuite. Celui-ci, fidèle à l'esprit de son ordre, travailla à son instruction et lui en communiqua les premiers éléments.

L'histoire est jolie et prête à un contraste frappant, quand on sait que l'insurrection fomentée par Aguinaldo sous la pression des sectes était tout autant dirigée contre les ordres religieux que contre l'autorité espagnole. Au fond de tout mouvement dirigé contre l'Eglise, il est rare qu'on ne trouve pas un de ses enfants perdus, un ingrat oublieux des bienfaits dont elle l'a comblé.

Un certain ministre protestant se lamente sur l'immoralité qui ravage les écoles publiques des grandes villes. Il cite à cet égard des faits qui ont été portés à sa connaissance par un grand nombre de révérends. Et dire qu'un trop grand nombre d'enfants

catholiques fréquentent, sans y être obligés, de pareilles écoles !  
A quoi pensent donc les parents ?

---

Le *Providence Visitor* signale le manque d'esprit de corps qu'on remarque parmi les catholiques américains. La plupart s'acquittent de leurs devoirs comme par manière d'acquit de conscience, sans prendre le moindre intérêt aux travaux, à la gloire et à la prospérité de l'Eglise à laquelle ils appartiennent. Cela dépend évidemment du milieu d'indifférentisme dans lequel ils vivent et qui déteint insensiblement sur eux, en dépit de convictions qu'ils ne font rien pour développer. La vie manque chez ces catholiques. La question d'éducation est sans doute aussi pour beaucoup dans cet état de choses. Il faudrait un homme providentiel, toute charité et tout zèle, pour rendre la foi agissante dans un pareil troupeau d'endormis.

---

La Convention Nationale des catholiques allemands des Etats-Unis, qui a eu lieu à Milwaukee les 21, 22 et 23 août dernier, a été très nombreuse et très réussie sous tout rapport. On y remarquait la présence de NN. SS. l'archevêque Katzer et les évêques Messmer, Janssen, Rodemacher, Schwebach, Richter, Trobec et Hurth. Y assistait également le Dr. E. M. Lieber, le successeur de Windthorst à la tête du Centre catholique allemand, qui, malgré son faible état de santé, prononça deux éloquents discours pour engager ses auditeurs à rester fidèles à l'Eglise et à leur langue maternelle.

C'est à ce congrès que Mgr. Messmer a fait les déclarations notées par nous dans notre dernière livraison. Mgr. Katzer et Mgr. Schwebach ont parlé dans le même sens. La question de l'éducation a tenu une grande place dans les délibérations du congrès et on a beaucoup insisté sur la nécessité de fonder des écoles paroissiales et d'organiser l'éducation catholiquement partout où la chose est possible, suivant la teneur des décrets du concile de Baltimore et selon le vœu et les recommandations de Léon XIII.

Une résolution d'ardente sympathie pour Mgr. Schroeder fut adoptée aux applaudissements de tous. Une autre, tout en regrettant l'impossibilité de fonder une chaire allemande à l'Université catholique de Washington, demande que les souscriptions à cette fin soient remboursées aux souscripteurs et recommande d'affecter cette somme au Séminaire des instituteurs, à St. Francis, Wis.

Les instituteurs réunis en assemblée, le lendemain de la convention, ont décidé de fonder une Fédération des instituteurs catholiques allemands aux États-Unis.

En somme, ces grandes assises ont témoigné de la force et de la vitalité de l'élément catholique allemand aux États-Unis et de l'excellent esprit qui l'anime.

---

Au nombre des résolutions adoptées par la XIII<sup>me</sup> convention des Canadiens-français du Connecticut, nous trouvons les deux suivantes qui se rattachent aux intérêts religieux de nos compatriotes émigrés et donnent une idée des travaux et des délibérations de la convention :

2. Qu'ils protestent de leur dévouement et de leur respect aux autorités religieuses légitimes du diocèse, mais qu'ils contestent avec regret certains griefs dont ils souffrent depuis longtemps ; et qu'ils croient opportun, pour y remédier, de constituer une commission permanente d'au moins cinq membres, qui sera chargée de collectionner les preuves authentiques relativement à nos écoles et à la desserte de nos paroisses. Cette commission aura plein pouvoir de considérer tous les renseignements qui lui seront soumis, et de faire valoir à qui de droit les demandes des fidèles des différentes parties de l'État. Cette commission sera nommée par le congrès actuel et sera renouvelée à chaque congrès subséquent, s'il y a lieu.

4. Qu'il est du devoir de chaque paroisse de se cotiser pour faire instruire ceux de nos enfants qui pourraient avoir des vocations religieuses, afin qu'ils soient destinés plus tard à entrer dans la desserte de nos paroisses.

Les prêtres canadiens-français qui assistaient à la convention ont approuvé ces résolutions, mais tout en conseillant la modération et la prudence. C'est la bonne voie à suivre.

---

Les États-Unis viennent à peine de mettre la main sur Cuba et Porto Rico, ils n'ont même pas encore de titre définitif à ces possessions, et déjà les "américanisants" sont à préparer des plans et à former des projets pour y établir un catholicisme à leur goût. Il est singulier de voir comme la question religieuse tient de place dans leurs préoccupations.

Ainsi les uns ne parlent de rien moins que de leur espoir—*the wish is father to the thought*—de voir Rome renvoyer en Espagne les prêtres espagnols qui desservent actuellement les paroisses catholiques, à Cuba et à Porto Rico, et les remplacer par des prêtres américains, irlando-américains sans doute.

D'autres parlent d'y envoyer le juge Draper—un choix typique—pour y organiser tout un système d'écoles publiques. Nous ne

disons rien du remue-ménage qui se fait parmi les missionnaires protestants. C'est à qui s'emparera le premier de ces nouveaux champs, vers lesquels aucun d'entre eux ne songeait hier à diriger son activité, mais où ils croient apercevoir aujourd'hui tout un trésor à cueillir.

Et les autorités catholiques locales ? Et le St. Père ? On n'a l'air d'y penser que pour leur assigner le rôle d'exécuteurs des hautes œuvres de la franc-maçonnerie. Droit de conquête, vous savez. On est tellement habitué de voir les Yankees ne douter de rien que toute cette audace n'a pas le don de surprendre. Ils en feront tant, pourtant, qu'un bon jour ils se heurteront à un *Non possumus* nettement formulé. Ce jour-là, ils auront trouvé leur maître.

---

## AUTRES PAYS

---

ITALIE.—Le jour de sa fête patronale, la Saint Joachim, Léon XIII a donné audience à 15 cardinaux et à tous les membres de la cour pontificale. Il les a entretenus pendant plus d'une heure des progrès du catholicisme dans le monde.

La santé du Pape est parfaite.

—Le général Pelloux est atteint de la maladie qui dévore tant d'hommes politiques contemporains, celle de s'immiscer dans les affaires religieuses, affaires qui ne le regardent évidemment pas. Son gouvernement vient de lancer une circulaire qui édicte que tous les actes civils des diverses confréries religieuses relèveront à l'avenir du ministère de l'Intérieur. Supposons le cas, par exemple, d'une confrérie désirant faire célébrer une messe pour le repos de l'âme de l'un de ses membres. Il lui faudra nécessairement faire une dépense quelconque pour les cierges, etc. Cette dépense constituera un acte civil et tombera sous la juridiction de son Excellence le ministre de l'Intérieur. Il suffira que celui-ci y oppose son *вето* pour que la confrérie ne puisse la faire.

C'est une jolie façon d'entendre la liberté que celle des libéraux italiens.

Et ces gens-là viendront nous parler des *siècles d'obscurantisme* et nous clamer aux oreilles toutes les vieilles rengaines sur la *tyrannie papale*.

Tas d'hypocrites !

Les peuples finiront pourtant par se fatiguer de tous ces faux libéraux, de tous ces déclamateurs qui n'ont aux lèvres que le mot de liberté et qui sont en fait les plus implacables persécuteurs.

—Après Visconti-Venosta, l'ancien ministre, voici M. Siliprandi, un ancien député italien, qui proclame que la question romaine doit être résolue coûte que coûte, qu'il y va de l'avenir de l'Italie. "Il est nécessaire, dit-il, que le roi et le Pape vivent en Italie en conditions d'indépendance absolue et souveraine. Cette souveraineté absolue ne peut évidemment exister que si chacun d'eux vit dans un état qui lui est propre, avec un domaine complet et parfait. L'utilité, la sûreté et la grandeur de la nation italienne font donc la nécessité du pouvoir temporel des Papes."

Cet aveu est à noter. Ajoutons que M. Siliprandi préconise comme solution de la question romaine, la cession au Pape de Rome et du Transtévère, ainsi que d'une bande de terre donnant accès à la mer, afin de permettre à toutes les nations d'entrer en communication avec le Souverain Pontife sans avoir à traverser le territoire italien.

—Si l'on en croit les journaux d'Italie, la musique religieuse italienne serait à la veille de subir une transformation aussi importante que celle subie par la musique profane lors de la publication des œuvres principales de Mascagni, l'auteur de la *Cavalleria rusticana*, qui produisit une véritable révolution dans le monde musical d'Italie.

Le renovateur attendu est l'abbé Pérosi, maître de chapelle à Venise, auteur de plusieurs messes et de deux oratorios : la *Transfiguration* et la *Résurrection de Lazare*, dont la publication et l'exécution publique ont créé une immense sensation.

L'abbé Pérosi est âgé de 32 ans.

---

FRANCE.—Le grand événement religieux de ces derniers temps en France est le 26<sup>e</sup> pèlerinage national à Lourdes.

Cette année comme les années dernières, la France a admirablement répondu à la parole de la Vierge : "Je veux qu'il vienne du monde ici." Les multitudes se sont précipitées vers Lourdes, vers le miracle. Les malades abandonnés de la science humaine sont allés en foule demander à l'Immaculée la santé du corps et celle de l'âme.

Cette année comme les années dernières, la Vierge a répandu sur les multitudes suppliantes les plus abondantes faveurs. Les malades ont été guéris, et les âmes sauvées.

Depuis plus d'un quart de siècle ce spectacle d'édification se renouvelle, lançant à la science matérialiste un perpétuel défi, offrant à ses prédictions un perpétuel démenti.

O ! Vierge sainte, soyez bénie !

—On vient de publier le programme officiel du prochain Congrès national catholique, lequel se tiendra à Paris du 29 novembre au 4 décembre de la présente année. Ce programme qui n'est pas limitatif, embrasse à peu près toutes les questions qui sollicitent l'activité des catholiques.

Le présent congrès sera divisé en trois sections : *Œuvres religieuses et charitables*, *Œuvre d'intérêt social et charitable*, *Défense des intérêts catholiques*. La seconde section comprendra huit commissions différentes : *Unions catholiques d'œuvres*, *Enseignement*, *Presse, conférences et propagande*, *Lutte contre la Franc-Maçonnerie*, *Commission industrielle*, *Œuvres agricoles*, *Œuvres de préservation pour la jeunesse*, *Cercles et réunions de jeunes gens*.

—Un triomphe de l'éloquence sacrée : vers le milieu d'août dernier, le R. P. Feuillette, dominicain, prononçait à Notre-Dame de Paris à l'occasion d'un service commandé par les anciens combattants de Gravelotte, un discours sur le patriotisme et la religion. Il avait pris pour thème : L'armée est l'école de la discipline et de l'honneur. La discipline et l'honneur ne peuvent se séparer de l'idée de religion. Sa péroraison a été saluée par une longue salve d'applaudissements. Le fait ne s'était pas encore produit à Notre-Dame.

—Un arrêté du Conseil d'Etat aggrave la législation française en matière de processions. Il consacre le droit des maires à interdire tout cortège indiquant un but religieux. Par contre, les maires pourront encore permettre l'exhibition de toutes les saletés, telles que la *Vachalcade* de Paris et la scandaleuse *procession de Venus* de Rosendaël (Nord).

Doux pays !

---

ANGLETERRE.—Il existe actuellement une sorte de trêve entre les ritualistes et les anti-ritualistes. Mais on ne s'arrête que pour reprendre haleine et mieux sauter. Le 6 novembre prochain, M. Kensit, le champion anti-ritualiste, et ses amis, feront dans mille églises ritualistes une protestation en règle contre les pratiques romaines.

On peut s'attendre à une série de batailles, car, dans la majeure partie de ces églises, les ritualistes opposeront la force à la force et tâcheront d'expulser les perturbateurs à coups de poing ou à coups de bâton. Il se prépare là des scènes très édifiantes.

On estime que plus de la moitié des *clergymen* anglicans sont ritualistes. La proportion n'est pas aussi forte parmi les laïques.

—Le Supérieur-Général de l'Ordre des Dominicains a accordé aux Dominicains d'Angleterre certaines dispenses relatives au jeûne, vu les circonstances spéciales dans lesquelles ils vivent.

---

IRLANDE.—Les Ursulines de Waterford viennent de créer, sous les auspices et avec l'approbation de leur évêque, une école normale pour filles.

Le système d'enseignement suivi dans cette école sera d'un caractère très élevé.

On espère que cette fondation contribuera fortement au développement de la haute éducation féminine.

Elle offre d'ailleurs un intérêt particulier en ce moment où la question de la fondation d'une école normale pour les religieuses est si discutée en France ; car, au *St. Augustine College* (c'est le nom de la nouvelle institution), on formera à la fois les religieuses et les laïques enseignantes.

---

ALLEMAGNE.—Des gens qui n'entendent pas se laisser marcher sur le pied, ce sont les protestants d'Alsace. Ils ont de toute façon combattu les catholiques et dernièrement, l'un de leurs journaux, rédigé par le pasteur Hoffet, publiait la déclaration suivante qui est à lire et à méditer comme spécimen d'impertinence et... d'amour de l'égalité et de la liberté :

Le comte Hornsbrœch demande que l'influence protestante reste prépondérante en Prusse. Avons-nous moins de droits d'exiger la même chose en Alsace-Lorraine ? Ce pays est-il réellement catholique comme le prétendent certains fonctionnaires ? *Non !* Un pays habité aux quatre cinquièmes par des catholiques n'est pas un pays catholique. Le protestantisme a dominé en Alsace-Lorraine malgré la contre-réforme qui l'a numériquement affaibli. Il devra dominer encore à l'avenir pour le bien du pays, pour le bien de ceux-là mêmes qui, sans le vouloir, bénéficient de sa force.

Pas pressés d'admettre la formule, ou du moins le fait du gouvernement par la majorité, ces bons messieurs de la Réforme !

---

BELGIQUE.—Le congrès annuel de la Ligue démocratique belge aura lieu les 18 et 19 septembre prochain. M. l'abbé Winterer, député de Mulhouse, en Alsace, sera présent.

On traitera à ce congrès les questions du repos du dimanche, de l'alcoolisme, de la loi scolaire, du travail des femmes, des jeunes filles, des enfants, des adolescents et des adultes.

---

INDE FRANÇAISE.—Après bien des vicissitudes et une expérience qui ont démontré l'impossibilité pratique de la faire progresser sous une direction laïque, la léproserie de Pondichéry vient d'être confiée aux sœurs françaises de Saint-Joseph de Cluny.

Encore un triomphe de l'esprit religieux !

---

SYRIE.—L'un des collaborateurs de l'*Univers* lui adresse de Beyrouth une lettre dans laquelle il donne sur la façon dont les chrétiens sont traités en Syrie des détails véritablement révoltants. Il résulte de l'enquête à laquelle il s'est livré que les chrétiens sont traités en véritables parias. On peut impunément les voler, les maltraiter. Les tribunaux ne s'occupent pas de leurs plaintes.

Cet effroyable état de choses explique l'émigration si nombreuse des Syriens.

---

UGANDA.—Mgr. Streicher, dans une lettre datée de Villa-Maria, Buddu, donne les plus touchants détails sur le culte de Marie dans l'Ouganda qui, à ce point de vue, est véritablement une terre privilégiée.

Il n'est pas, dit le prélat missionnaire, un seul Boganda qui ne porte au cou le chapelet de Marie et ne récite journallement la douce prière à la Vierge. Il est une foule de néophytes qui récitent quotidiennement le Rosaire entier.

---

ECOSSE.—Un noble catholique, Lord Braye, vient de fonder un prix spécial afin d'encourager les études exégétiques devenues si absolument nécessaires en ce temps où la libre pensée a tenté de battre en brèche tous nos Livres Saints.

5 septembre 1898.